

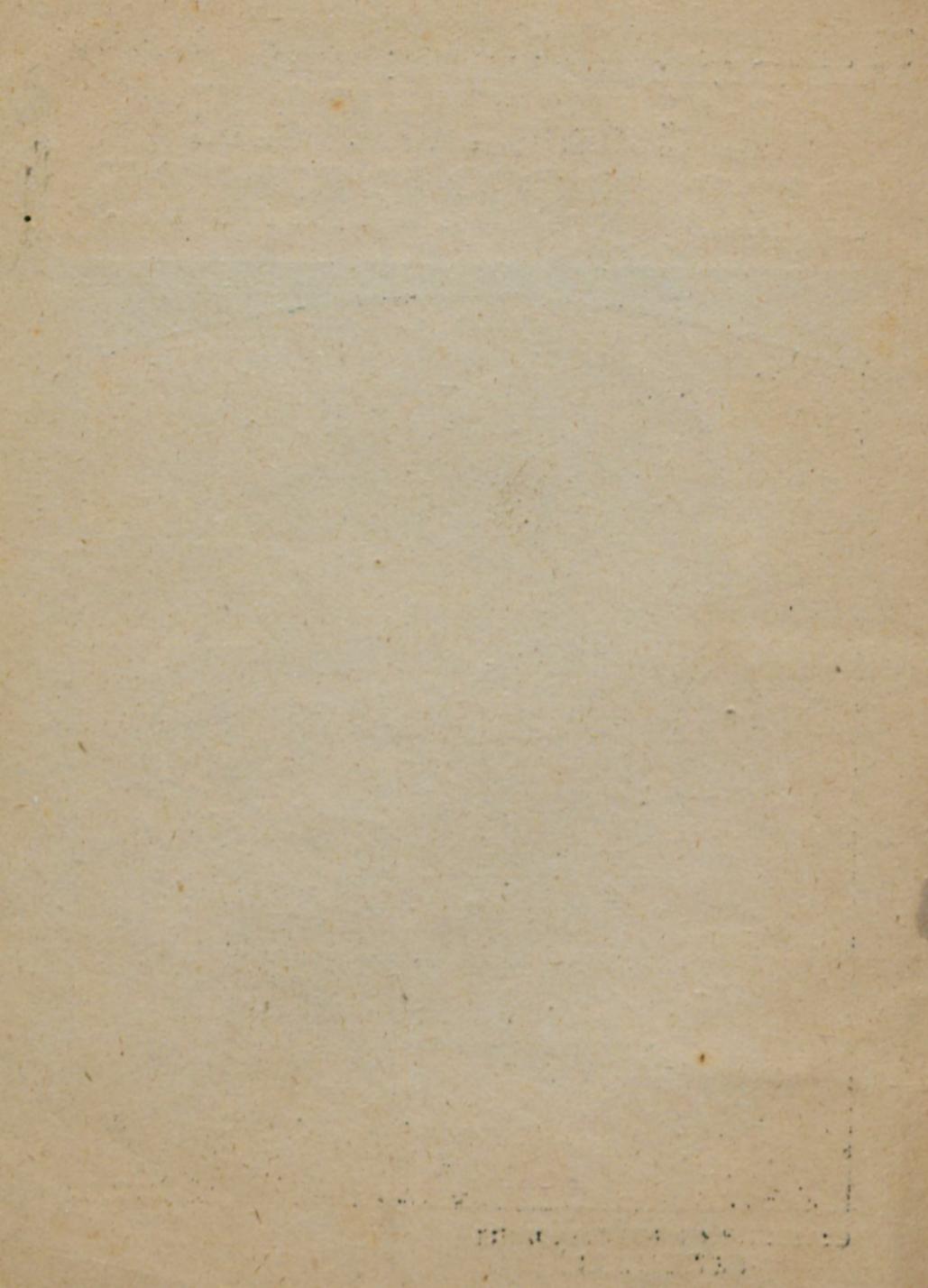
LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Complet 30^{rs}

LE PEUPLE DES TORRENTS



COLLECTION HEBDOMADAIRE
FERENCZI



C 95644

Le peuple des torrents

Roman d'Aventures inédit.

par WILLIE COBB



CHAPITRE PREMIER

PRINTEMPS CANADIEN

— Mère! Mère! C'est bien le printemps! J'entends d'ici gronder les chutes!

Sur le seuil de la maison de bois, Alma Chapuis, toute engoncée dans ses vêtements de grosse laine, regardait au loin. Partout où ses yeux pouvaient se poser, elle n'apercevait encore qu'une étendue blanche; mais son oreille avertie de Canadienne percevait au loin le ronflement de l'eau enfin libérée de sa dure armature de glace. Elle se retourna, sourit à sa mère qui venait la rejoindre :

— Vous entendez « ça » mère? dit-elle d'un air d'extase.

La mère Chapuis, une robuste femme approchant de la cinquantaine, sourit :

— C'est les chutes de Gatineau et de la Rivière du Lièvre. Bien vrai que le printemps est là!

Derrière elle, le père Chapuis, un vieillard vigoureux éclata d'un bon rire :

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

— Sûr! Et sûr aussi que les hommes ne vont pas tarder à revenir!

En parlant, il clignait de l'œil du côté d'Alma qui rougissait...

Le printemps! Ce n'était pas seulement, pour ces pauvres gens habitant la région de l'Ontario, le réveil après la dure saison d'hiver, l'espoir de revoir le vert des prairies, le soleil, de pouvoir recommencer à vivre dehors, à travailler les champs; pour Alma, cela signifiait aussi autre chose.

Dans la région de l'Ontario comme dans tout le Canada, le printemps et l'été sont consacrés à la culture; mais durant les mois des frimas, beaucoup d'hommes quittent les villages soit pour aller travailler à la coupe des bois, soit pour aller chasser la martre, le renard, le castor, l'écureuil. Et, aux premiers beaux jours, on voit revenir chasseurs et bûcherons, abandonnant le fusil, le couteau, la cognée pour reprendre la charrue et la bêche.

Or, cette année-là, Alma Chapuis, dans le secret de son cœur, souhaitait plus vivement que de coutume, le retour des hommes du petit village de Saint-Vincent où elle habitait avec ses parents; et ce n'était pas seulement pour revoir son frère Egide, parti avec une troupe de vaillants compagnons pour chasser les bêtes à fourrure sur les bords du lac Ontario. Avec le consentement de son père et de sa mère, elle s'était engagée à François Simard, un beau garçon de vingt-cinq ans et il était convenu qu'au retour, on fixerait la date du mariage. Et c'est pourquoi le cœur d'Alma battait plus fort que de coutume à entendre le bruit des chutes lointaines, annonciateur du dégel et à respirer le vent déjà chargé de douceur venant du sud.

Le père Chapuis le savait bien et il ne résista pas au désir de taquiner un peu sa fille :

— Eh oui! fillette, nos garçons ne tarderont pas. A moins, pourtant que certains aient eu l'idée d'aller à Québec, à Montréal ou à Ottawa pour essayer de vendre

eux-mêmes leurs peaux, au lieu de passer par les agents des compagnies... Et dame! Quand on s'en va par les grandes « places » (villes), on peut bien oublier le village...

Alma abaissa sur son regard le voile de ses cils qu'elle avait longs et très fournis; sa mère devina que c'était pour cacher son émotion qu'avaient fait naître les paroles du vieux et elle gronda :

— Allons! « Son » père, on sait bien que notre fille espère de ce retour et c'est pitié de la chagriner...

Le père grogna, puis tirant sa pipe, l'alluma d'un air goguenard :

— De mon temps, une fille n'eut pas montré si hardiment l'envie qu'elle avait de se voir mariée... Enfin, c'est correct. François Simard est un brave fils... Dieu veuille bien seulement que la rentrée à Saint-Vincent soit plus joyeuse que l'année dernière!

Cette dernière phrase fit se rembrunir les visages des deux femmes et on eut pu lire sur celui d'Alma une subite angoisse, tandis que la mère Chapuis se signait craintivement, en silence.

Il avait suffi de ces quelques mots pour que la joie du printemps fut brusquement obscurcie. Tous trois songeaient maintenant à l'événement douloureux et resté mystérieux qui avait marqué la fin des chasses de l'année précédente.

Sept garçons de Saint-Vincent étaient partis; il n'en était rentré que six. Le meilleur chasseur, Charles Taillon, sa récolte de peaux faites, avait disparu, là-bas, aux environs des Hauteurs du Grand Bruit — nom que les Canadiens donnent à l'immense cascade que nous appelons, nous, le Niagara — et personne n'avait pu dire ce qu'il était devenu. Pendant des jours, sa famille avait espéré son retour. Mais il avait bien fallu se rendre à l'évidence. Qu'il eut été tué par un ours, qu'il se fut égaré dans les bois et fut mort de faim en cherchant sa route ou qu'il eut été victime d'un accident ignoré, jamais Taillon n'avait reparu.

— Dieu merci! reprit la mère, désireuse d'effacer le nuage qui voilait soudain le front de sa fille, pareil malheur n'arrive pas tous les ans. Et, cette fois, nous verrons revenir tous nos gars joyeux... et Alma sera heureuse!

Heureuse! Certes, elle espérait bien l'être, la petite Canadienne, et de la façon la plus simple et la plus honnête du monde, puisque son choix était approuvé par ses parents. Mais, brusquement, à l'évocation du drame de l'année passée, son visage s'était obscurci et c'était maintenant avec une espèce d'angoisse qu'elle écoutait la lointaine chanson des chutes.

— C'est égal, Sa Mère, dit-elle. Je donnerais beaucoup pour que nos hommes fussent déjà au village. Où peuvent-ils bien être, en ce moment?

*
**

La petite troupe des chasseurs de fourrures était en route, en effet. Mais rien ne ressemblait moins à un retour joyeux que leur marche à travers les bois où le sol était encore couvert de neige sous les arbres mais où, dans les chemins reparaissaient les mousses brèves, gonflées d'eau.

Pourtant, la chasse avait été exceptionnellement belle, cette saison. Ils revenaient chargés de ballots où s'accumulaient les peaux de renards argentés, bleus ou rouges et de martres. Mais ils allaient silencieusement, sans oser presque se parler, étreints par l'horreur de ce qu'ils avaient laissé derrière eux, du côté des Hauteurs du Grand Bruit et qu'il allait bien falloir dire lorsqu'ils arriveraient à Saint-Vincent...

Ils étaient partis six. Ils revenaient cinq. Comme il y avait un an, un compagnon avait disparu sans qu'on put savoir quel était son sort. Celui-là, c'était Egide Chapuis, un beau petit gars de dix-neuf ans, fils de braves gens à qui ne restait plus maintenant qu'une fille, Alma.

Et ce n'était pas tout. Un des leurs avait été frappé d'une manière aussi mystérieuse et presque aussi terrible. Ce n'était pas assez d'avoir laissé un mort; ils ramenaient un fou. Nazaire Roberval, l'ainé et le chef de la petite bande, à la suite de la disparition d'Égide il avait été pris d'un accès de fièvre chaude. Depuis, il divaguait, frappé de terreur, hanté, eut-on dit, par une vision qu'il n'expliquait pas et que personne ne comprenait car il avait été le seul à voir les choses dont il parlait.

C'était François Simard, le fiancé d'Alma, qui se chargeait de conduire le malheureux. Et ce n'était pas une petite affaire. Il butait dans les souches, se jetait dans les troncs d'arbres. On l'eut cru frappé de cécité. Mais, en réalité, ce qui l'empêchait de voir et de se diriger, c'est qu'il avait toujours devant les yeux ces choses inconnues qui paraissaient l'avoir pour toujours frappé d'épouvante.

À quelques pas en avant, marchaient les autres chasseurs, Samuel Larose, Charles Eugène Vincent et Légraré qui parlaient à voix basse.

— Une fois passe encore, disait Larose. Un accident peut arriver. Mais deux fois, et de la même façon, ce n'est pas naturel. Un homme, ça ne disparaît pas comme une mouche.

— Ouais! reprenait l'autre. Et puis, il y a la question des fourrures. L'année passée, quand le malheur est arrivé, on a pensé que Charles Taillon était tombé dans un torrent avec les peaux qu'il avait. Mais, cette fois-ci, Égide, lui, avait laissé sa chasse au campement. Comment se fait-il qu'on n'ait rien retrouvé?

— J'ai bien cherché, repartit Larose, soucieux. Il aurait pu les avoir cachées dans un creux de roche... Une idée, quoil! Et rien! Ça non plus, ça n'est pas naturel.

— Deux hommes... et les deux fois, toutes les peaux disparues... Non, ça n'est pas « correct ». Pour moi, quelqu'un a aidé Égide à mourir.

— Nous trois, on s'était écarté ensemble du camp, à l'heure où la chose est arrivée... Ça peut pas être Nazaire qu'a perdu la tête de frayeur et de chagrin aussi...

— Reste donc, François... Ça serait lui qu'aurait tué Egide?

— On peut tout de même pas penser ça d'un camarade...

— Ceux qui font des crimes ont eu aussi des camarades, dit gravement Larose. Ça les a pas empêchés... C'est un mauvais démon qui pousse les hommes.

— Et pourquoi qu'il aurait fait ça?

— Pour prendre les peaux, et avoir l'argent de la vente.

Un cri les interrompit : Nazaire Roberval, marchant d'un pas vacillant, venait de s'embarrasser les pieds dans une souche rendue invisible par la neige durcir. François Simard s'efforçait de le relever; mais l'homme se débattait avec des cris sourds :

— J'veux pas qu'ils me touchent! disait-il. Ils ont des mains trop froides! J'veux pas... Des hommes de glace!

— Aidez-moi! cria François Simard. Je ne peux pas venir à bout de le remettre sur ses pattes!

Larose et Vincent accoururent. On réussit à redresser Nazaire qui, farouche, continuait à tenir des propos incohérents :

— C'est égal, grogna Larose. Celui qui a tué Egide, il peut se vanter d'avoir fait d'une pierre deux coups!

François qui s'était tourné vers eux, reçut leurs regards en plein visage. Il tressaillit, pâlit. Pour la première fois, l'abominable vérité lui apparaissait. Ses camarades le soupçonnaient d'être pour quelque chose dans la mort du chasseur disparu.



Des gamins de Saint-Vincent étaient venus annoncer

en courant qu'on apercevait les chasseurs sur la route avec leurs ballots. Aussitôt, les hommes restés au village se disposèrent à aller à leur rencontre. Le père Chapuis déclara :

— J'y vas aussi. J'en ai quasiment deux à ramener, moi... Egide et François...

La figure d'Alma rayonnait :

— Son père, permettez que j'aille avec vous. Je serais si heureuse de voir mon frère.

— Ouais! Ton frère et l'autre, hein? Eh bien! Viens...

— Pendant ce temps, je prépare la soupe, dit la mère Chapuis.

Alma chaussa ses galoches, mit son gros manteau de drap doublé de fourrure. Le printemps avait beau être proche, ce n'était pas encore le moment de se découvrir car la bise soufflait, âpre et froide. Le père sourit en la regardant. C'était une belle fille, Alma Chapuis, grande, robuste, la figure colorée et éclairée par deux grands yeux sombres, pleins d'énergie et de volonté :

— C'est correct, dit-il. T'as l'air d'un vrai chasseur, mon Alma!

Avec les autres habitants de Saint-Vincent, ils s'avancèrent. Alma était la seule femme présente, mais tout le monde savait pourquoi elle était là. Tout à coup, une rumeur courut :

— Malheur! Il en manque un!

— Et on dirait qu'il y en a un qui est malade ou blessé!

Le cœur d'Alma cessa de battre une seconde. On voyait nettement les hommes, maintenant. Mais elle aperçut François, guidant Nazaire Roberval, un peu en arrière des autres. Dieu merci! Ce n'était pas lui qui manquait!

Alors, elle entendit à côté d'elle quelque chose qui ressemblait à un sanglot rauque. Le père Chapuis courut en avant, saisit le premier garçon qu'il rencontra :

— Egide! Où est Egide?

Il y eut un moment de silence terrible; ce fut Samuel Larose qui répondit d'une voix rauque :

— Comme l'autre... Comme Charles Taillon... Disparu près des chutes du Grand-Bruit...

Maintenant, tandis que dans la cuisine de la maison de bois, la mère Chapuis et Alma pleuraient à petit bruit, écrasées par le malheur imprévu qui les frappait si durement, les hommes réunis sur la place commentaient la nouvelle. On avait conduit Nazaire Roberval chez lui où sa femme, affolée, se lamentait. Et d'un commun accord, on se rendit au presbytère. L'abbé Gagnon n'était pas seulement bon à célébrer des messes et à dire des prières. C'était un homme de science et de bon conseil et qui avait toujours vécu dans ce rude pays de neige et de forêts. Les chasseurs Simard, Larose, Vincent et Légaré se groupèrent autour de lui :

— M'est avis, disait-il d'une voix lente, qu'il y a, dans cette histoire, une chose singulière... Vous étiez tous avertis... Qui de vous se serait hasardé à courir sur les bords des chutes où votre compagnon avait péri?

— Pas moi! répondirent toutes les voix.

— C'est bien ce que je pensais... Alors, il faudrait croire que quelqu'un a poussé Egide... Et vous dites qu'on a volé les peaux?

— Nous en sommes certains.

— Et vous étiez seuls dans l'endroit?

— Oui... Les derniers...

— Alors, il faudrait donc croire que... Dieu nous garde que l'un de vous, poussé par le démon...

D'un même mouvement, Larose, Vincent et Légaré avaient reculé, laissant Simard seul :

— Monsieur le Curé, dit Larose, nous n'avions laissé au camp qu'Egide, Nazaire et François...

Ce dernier faisait un bond en avant :

— Ce n'est pas moi! Je jure que ce n'est pas moi!

Vous ne voudriez pas, tout de même, que moi, le fiancé d'Alma Chapuis, j'ai tué son frère!

Mais il vit, autour de lui, tous les visages fermés et les regards sans sympathie. Marchant droit au prêtre, il répéta d'une voix forte :

— Vous m'entendrez en confession quand il vous plaira, monsieur le Curé. En attendant, je vous jure devant mes camarades et devant Dieu qui est toujours partout que je ne suis pour rien dans la mort d'Égide Chapuis!

CHAPITRE II

NAZAIRE LE FOU

En vain la femme de Nazaire Roberval, la bonne Marie, avait essayé de le décider à manger et de le faire se coucher. Il restait assis au coin de lâtre, ramassé sur lui-même comme un fauve, les yeux fous. La malheureuse le regardait avec terreur, n'osant le quitter et souhaitant un secours qui n'arrivait pas. Aussi, quand on frappa à la porte, se précipita-t-elle pour aller ouvrir et poussa-t-elle un soupir de soulagement en se trouvant en face de l'abbé Gagnon que tout le monde aimait dans le village :

— Ah! Monsieur le Curé, venez à mon aide! Mon pauvre mari... On dirait qu'il ne me voit ni ne m'entend...

Il lui fit signe de se taire et, d'un air naturel, s'avança vers l'homme, lui posa la main sur l'épaule :

— Eh bien! Nazaire, mon garçon? Bonne chasse, cette année?

Le regard du Canadien ne quittait pas le mur; il

semblait vraiment ne pas avoir conscience de ce qui se passait autour de lui. L'abbé insista :

— Vous voilà de retour, tous, les bons compagnons. Hé? Vincent, Simard, Légaré, Larose... Avec toi, ça fait les cinq doigts de la main. Mais Egide Chapuis, qu'est-il devenu? Tu le sais peut-être, toi?

Il avait l'habitude de manier ces natures incultes et rudes. Pourtant, il ne put s'empêcher de reculer. Nazaire, au nom d'Egide, avait sursauté puis se levait, les yeux flambants :

— Pas ce nom! hoqueta-t-il. Non! Pas ce nom-là! Maudit! Maudit!

— Allons, Nazaire, allons! Ne fais pas l'enfant. Tu me comprends mieux que tu veux le dire. Si tu sais quelque chose, il faut le raconter. Tu étais avec lui, peut-être, quand il a disparu? Il est tombé dans un torrent? C'est cela?

L'autre jetait autour de lui des regards égarés :

— Non... Pas parler de ça... Je ne veux pas... Jamais...

Le prêtre se fit sévère :

— Je veux que tu parles, moi... Tu n'as pas le droit de te taire si tu sais quelque chose. Allons! Dis la vérité. Comment Egide est-il tombé?

— Pas moi! gémit Nazaire. Pas moi! Oh! Oh!

Il se débattait, en proie à une sorte de délire. Mais l'abbé Gagnon était aussi robuste que lui et Nazaire ne pouvait échapper à sa forte poigne :

— Enfin, quoi? Il est mort? On l'a tué? Qui? Réponds...

Le Canadien hurla soudain d'une voix étrange où traînaient des sanglots d'épouvante :

— Pas mort! Non, il n'est pas mort! Ils l'ont pris, ils l'ont ramené... et Charles Taillon aussi!

— Pas morts dis-tu? Qui sont ceux qui les ont pris? Réponds...

— Les hommes de glace! Le peuple des Torrents!

Le front de l'abbé se plissait dans un effort pénible.

Il s'efforçait de démêler quelque chose dans ces propos incohérents. Il s'était demandé s'il ne s'agissait pas d'une histoire avec des Indiens, une contestation, une bataille à propos d'animaux tués. Parmi les hommes des anciennes races rouges, Iroquois, Hurons, Algonquins, beaucoup vivent de chasse et il arrive parfois qu'ils entrent en conflit avec les Français Canadiens. Mais que voulait dire Nazaire en parlant des hommes de glace, du peuple des Torrents? Fallait-il admettre qu'Égide eût été attaqué par une tribu nomade?

— Qui sont ces hommes de glace? insista-t-il encore? Qu'est-ce que c'est que le peuple des Torrents?

Nazaire ne répondit pas à la question. Son regard allait vers la porte et l'abbé, se retournant, vit qu'elle s'était ouverte sans qu'il l'eût entendit. Sur le seuil se tenaient les rudes chasseurs de peaux, Larose, Vincent et Légaré. Ils encadraient Simard comme un prisonnier. Et, derrière eux, on apercevait le vieux Chapuis, pâle, chancelant, appuyé sur le bras de sa fille Alma :

— Que venez-vous faire ici? dit le prêtre.

Samuel Larose fit un pas en avant du groupe :

— Pardon, monsieur le Curé... Mais c'est notre affaire aussi... V'là le vieux Chapuis. Il veut savoir. Nous ne pouvons pas supporter qu'on nous soupçonne. Alors, nous venons demander à notre camarade Nazaire de nous innocenter et d'accuser le coupable... parce que nous sommes sûrs qu'il sait, lui...

D'un brusque mouvement, François Simard s'était dégagé :

— A mon tour, dit-il. Pourquoi est-ce moi qu'on soupçonne? Nazaire sait, lui, que je n'étais pas avec Égide et lui quand le malheur est arrivé. Qu'il parle...

Nazaire pressait son front de ses deux mains avec égarement; mais l'abbé qui ne le quittait pas du regard voyait ses yeux changer d'expression. La lucidité semblait lui revenir. Simulait-il la folie?

— Allons! reprit Larose, qui a fait le coup? Parle, Nazaire...

A ce moment, Simard se trouvait seul en avant de ses compagnons. Nazaire comprit-il la question ou fut-ce un hasard? Son bras se leva dans la direction du jeune homme qui poussa un cri de fureur :

— J'étais seul au camp... Mais je jure...

— Il faut faire la preuve, mon fils, dit doucement l'abbé.

— La preuve? Quelle preuve voulez-vous que je fournisse?

— On peut voir, intervint Charles-Eugène Vincent. Les peaux d'Egide ont disparu en même temps que lui. Qu'on fouille nos ballots respectifs. Vous savez que chaque homme marque sa chasse à sa façon. Quelle était celle d'Egide?

Tous se regardèrent, indécis. Alors, Alma s'approcha, soutenant toujours son père :

— Je la connais, moi. L'année où Egide a chassé pour la première fois est celle où nous avons perdu notre vieux chien et où nous en avons repris un autre. Les peaux sont marquées d'une tête de chien.

— C'est bon. Nous allons aller chercher les ballots.

— Allez, dit François. Voici ma clef. Si j'y allais moi-même, vous m'accuseriez encore...

Les trois chasseurs sortirent. Alma fit asseoir son père à côté de l'abbé Gagnon qui lui parla gravement, père à côté de l'abbé Gagnon qui lui parla gravement, isolés à l'autre bout de la pièce :

— Alma, dit le jeune homme avec émotion, vous ne me croyez pas coupable?

— Non, François. Ce serait trop affreux. Et puis, quelle raison y aurait-il? Vous êtes aussi bon chasseur que l'était mon frère.

— Alma, je vous jure de consacrer toutes mes forces à connaître l'explication du mystère qui entoure la mort d'Egide...

— Il le faut, François. Je ne pourrais pas « vous

marier » s'il restait un doute chez les gens de Saint-Vincent...

Elle le regardait bien en face, plongeant son beau regard sombre dans les yeux clairs où elle ne lisait que franchise et amour. Elle tendit la main à son fiancé :

— Je crois et croirai en vous, François, quoi qu'il arrive.

Ils se séparèrent. Vincent, Larose et Légaré rentraient chargés des ballots de peau qu'ils jetèrent au milieu de la pièce. Ils coupèrent les cordes. Une âcre odeur de sang séché, de poil fauve remplit la chambre. On se serait cru au sein d'une ménagerie.

— Monsieur le Curé, dit Larose, nous ne toucherons pas aux peaux, nous autres. Les voici toutes. Voyez vous-mêmes...

— C'est le jugement de Dieu, répondit gravement le prêtre.

Il se signa et ses lèvres remuèrent. Puis, délibérément, il commença à remuer les fourrures avec l'aisance d'un homme capable de faire ce métier-là aussi bien qu'un autre. Il les rejetait en tas après avoir vu la marque. Le paquet de François Simard était le dernier. Au moment où il le toucha, il sembla que tous les cœurs s'arrêtassent de battre. Personne n'avait de haine contre lui, bien sûr, et on souhaitait que rien ne vint l'accuser. Mais un soupir convulsif s'échappa de la poitrine de Nazaire dont les yeux flambaient et ce soupir serra toutes les gorges. Presque en même temps, le prêtre se relevait avec un cri d'épouvante. Dans le ballot des peaux de bêtes tuées par François, il venait de trouver une dépouille de renard qui portait à l'envers la marque indiquée par Alma : une tête de chien!

François avait d'abord reculé, livide. Puis il se jeta sur Nazaire, le saisit à la gorge :

— Je ne crois pas à ta folie, Nazaire! Tu sais la vérité! Tu sais que ce n'est pas moi! Dis-le donc!

Sous l'étreinte, l'homme râlait. On l'arracha des mains de Simard :

— Pardon! dit celui-ci. Mais aussi, c'est trop...

— Tu as tué mon fils! cria le vieux père Chapuis. Pourquoi?

— Père! Père! dit Alma, ne dites pas cela! Je suis certaine moi, que ce n'est pas vrai. Mais il faut que François fasse la preuve de son innocence...

— C'est correct, dit le prêtre qui s'était relevé. Mais comment?

François s'était ressaisi; les bras croisés, il faisait face à ses accusateurs :

— Vous me soupçonnez? Soit. J'avoue que la présence de cette dépouille de renard trouvée dans mon ballot de fourrures m'accuse... Mais, hier, vous étiez encore mes amis. Nous avons été élevés ensemble au village, nous avons partagé les mêmes jeux, nous avons commencé ensemble notre métier de chasseurs. Je vous le demande à tous, venez avec moi. Repartons là-bas. Là, nous chercherons ensemble et, peut-être, nous trouverons... Me refuserez-vous?

Il y eut un lourd silence. Les hommes se regardaient, perplexes. On entendait le bruit des sanglots du père Chapuis et la respiration haletante de Nazaire; Alma, pâle comme cire, ne quittait pas François des yeux. Enfin, Samuel Larose dit lentement :

— C'est correct. On ne peut refuser cela à un homme. Nous retournerons aux hauteurs du Grand-Bruit et nous chercherons les traces du mort... des deux morts... Mais à une condition... C'est que Nazaire nous accompagnera. Lui sait. Il nous aidera.

La femme de Nazaire joignit les mains :

— Il est malade, à demi insensé... Il ne pourra vous suivre.

— Non! dit Nazaire. Je ne retournerai pas...

— Il n'est pas fou, intervint François Simard. Il répond à ce que nous disons.

L'homme roulait des yeux hagards. Il répéta :

— Non... J'ai trop peur... Je ne veux pas les revoir...
Là-bas, le peuple des Torrents...

La main de l'abbé Gagnon s'abattit presque brutalement sur l'épaule de Nazaire :

— Tu iras, fils. Il le faut... Dieu le veut!

CHAPITRE III

LES RAPIDES DU TOURBILLON

Le Niagara, s'il peut être considéré comme une des merveilles du monde, est aussi une des choses les plus effrayantes qu'on puisse voir. On évalue son volume à celui de cinq ou six Rhônes qui tomberaient ensemble et la puissance de son élan varie de 7.500 mètres à 11.000 par seconde, chiffres inconcevables pour la pauvre imagination humaine. Le fracas de la chute va quelquefois jusqu'à 75 kilomètres au nord, sur l'aile des vents.

Aujourd'hui, les Américains, gens pratiques, ont fait des cascades une exploitation industrielle et commerciale. Le paysage est gâté par des hôtels, des papeteries, des scieries. Mais, à l'époque où se passait cette histoire, il gardait encore toute son effrayante grandeur sauvage. Autour du lac Ontario, s'étendaient encore de vastes forêts. Et c'est là que, quelque temps après la scène que nous avons racontée, une petite caravane venait d'installer un campement rudimentaire.

Etrange groupe que celui-ci... Entre les cinq hommes partis de Saint-Vincent, la méfiance régnait, quoiqu'ils voulussent s'en défendre. C'est qu'à mesure que le temps passait les deux énigmes de la mort de Charles Taillon et d'Egide Chapuis leur apparaissaient plus inquiétantes et plus formidables. Nulle trace, nul indice ne les mettaient sur la voie et chacun, au fond de lui, se demandait si le compagnon qui partageait sa nourriture et son repos n'était pas en possession du redoutable secret... ou, pire, s'il n'était pas l'assassin.

François Simard continuait à sentir peser sur lui l'épouvantable soupçon. Il avait l'impression d'une douloureuse solitude. Enfin, pour tous, il y avait un autre problème, vivant, celui-là : Nazaire Roberval, ce demi-fou, qui, lui, savait peut-être... et, sans doute, ne parlerait jamais!

Les chutes n'étaient pas encore débarrassées de leur gangue de glace. Mais, de toutes parts, cette gangue craquait, annonçant le dégel prochain. Parfois, un glaçon cédait, s'écroulait avec un bruit comparable à celui du canon. Parfois, on percevait des crépitements qui semblaient venir des entrailles du sol. On eût dit que la terre craquait et tout cela créait une atmosphère de terreur superstitieuse. Ces hommes eussent souhaité se serrer les uns contre les autres, se rassurer mutuellement, s'aider. Et toujours, l'affreux soupçon les éloignait les uns des autres...

Le soir même de leur arrivée, campés dans une clairière de la forêt, ils tinrent conseil :

— M'est avis, dit Samuel Larose, que la première chose à faire est d'explorer le pourtour des chutes. Si Taillon et Egide sont tombés du haut des roches, nous pouvons trouver un lambeau d'étoffe accroché à une roche, un objet leur ayant appartenu...

— Imbécile! dit Légaré. Comment veux-tu distinguer quelque chose à la hauteur où nous serons? Les chutes ont plus de quarante mètres.

— Et puis, dit Vincent, vous parlez toujours des

chutes. Des Canadiens ne se seraient pas exposés à y glisser. S'ils ont été assassinés, pourquoi ne seraient-ils pas plutôt enterrés ici, dans la forêt?

— Ouais! rétorqua Larose haussant les épaules. Il aurait fallu pour cela creuser une fosse. Et comment le faire quand le sol est gelé? Moi, je vous dis que c'est l'eau et non la terre qui garde le secret de la mort de nos deux camarades...

Simard, un peu à l'écart, fumait sa pipe, pensif. Non loin de lui, Roberval, ramassé sur lui-même, dans la pose presque animale qui lui était maintenant habituelle, dodelinait de la tête, l'air absent. Les trois hommes se tournèrent vers lui :

— Parle donc un peu, toi. Tu le peux quand tu veux, dit Vincent. As-tu une idée? Tu étais avec Egide, oui ou non?

Roberval roulait des yeux hagards :

— Non... Non...

Simard se leva. Il avait un visage crispé, terrible :

— C'est mon bonheur et ma vie que je suis venu défendre ici, moi! Si Nazaire ne veut pas nous conduire là où il est allé avec Egide, je l'y traînerai...

Il tirait de sa ceinture un couteau, celui dont il se servait pour découdre les bêtes à la chasse, le brandissait sous le nez du fou :

— Viens! Ou je te tue!

Le demi fou eut un cri sourd :

— Non! hoqueta-t-il. J'irai... Mais je ne sais rien, moi... Rien!

— C'est ce que nous verrons! dit François.

Il l'avait saisi à bras-le-corps, le mettait debout, de force.

— Et maintenant, va! dit-il. Je marche derrière toi et si tu recules, je t'enfonce mon couteau entre les deux épaules!

— Tu n'as pas le droit! cria Larose. Cet homme est le seul de nous qui ne puisse être soupçonné. C'est un innocent... Il est devenu fou de peur.

— Je ne vous le fais pas dire, riposta François. De peur? Et si c'était de remords?



Un silence morne accueillit ces mots. Et ce silence permit aux chasseurs de percevoir un bruit qu'ils n'avaient pas distingué jusque-là.

Un pas foulait le sol, rendu spongieux par les premières atteintes du dégel.

Ce pas était celui d'un animal. On entendait le crissement de fortes griffes appuyant sur la terre. Et le passage d'une masse certainement assez lourde brisait des branchages séchés par l'hiver.

— Un ours! dit Larose à voix basse.

Lui, François, Vincent et Légaré s'étaient dressés, l'une des mains sur le fusil, l'autre posée sur le couteau passé à la ceinture. Brusquement, un taillis remua, s'écarta. La tête d'un ours parut.

Il était de petite taille. C'était un animal jeune. Mais à voir sa carrure, ses pattes, on devinait qu'il devait être déjà étrangement fort. Larose épaula, tira...

La balle manqua son but, la bête, dans un mouvement instinctif s'était aplatie sur le sol. Mais, aussitôt, il s'élança, fit un bond et, sa masse formidable tomba sur Légaré qui s'abattit à genoux.

L'homme et la bête roulèrent par terre. Autour d'eux, les chasseurs hésitaient. Frapper, ou tirer des balles, c'était risquer d'atteindre leur compagnon. Légaré hurlait sous les griffes de l'animal. François, courageusement, s'élança, mais il fut renversé par la masse formée par l'ours et celui qu'il tenait. Il se releva et cria :

— Nazaire! Toi, le plus fort chasseur d'entre nous! A toi!

Nazaire sursauta. En lui, l'instinct se réveillait à défaut de la pensée. Il se jeta en avant. Il était d'une puissance énorme avec son cou de taureau, ses épaules râblées, ses reins doués d'une force de détente

inouïe. On vit briller l'éclair d'une lame qui s'enfonçait dans la nuque de l'ours. Légaré, dégagé, se relevait. L'ours eut quelques convulsions d'agonie puis s'immobilisa. Il était mort.

Vincent, Larose, François s'étaient approchés. Le fiancé d'Alma se pencha :

— Nazaire a toujours son coup à lui, dit-il. Regardez la curieuse blessure... Il n'y a que lui pour découdre une bête de cette façon-là.

Curieuse blessure, en effet, portée en deux temps. Le couteau s'était enfoncé verticalement puis latéralement, formant une croix profonde :

— Une belle peau, dit Vincent. Elle sera pour toi, Nazaire. Tu l'as bien gagnée...

Mais Nazaire semblait avoir de nouveau perdu la notion de ce qui l'entourait. Il avait reculé, était allé se rasseoir et la tête branlante, il disait à voix basse, obstinément :

— Non... Pas moi... Pas moi!

Tandis que de grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage qui avait pris la couleur brune de la terre.

— Que ceci ne nous fasse pas oublier ce qui était décidé, reprit François. Aux chutes, mes amis! Il faut savoir... Et j'ai de plus en plus l'idée que Nazaire est le seul qui en sache long sur la mort de Taillon et d'Egide!

*
**

Les chutes... Elles étaient maintenant à leurs pieds. Mais elles se présentaient sous un aspect qui n'est pas souvent décrit. Les voyageurs ont parlé de l'impétueux torrent tombant dans un abîme avec le fracas terrifiant d'un éternel feu de file. Mais, à cette époque de l'année, les glaçons venus du lac Erié s'amoncèlaient confusément en tours, en roches, en rochers, en pics informes. Seules, les eaux de la chute, tombant de l'immense marche d'escalier qui sépare en deux le fleuve

Niagara s'écoulaient au milieu de cet amoncellement, ce chaos d'enfer.

Ils étaient là, tremblant malgré eux. Brusquement, François Simard sentit deux mains sur ses épaules :

— Avoue, disait Larose. Hein? Egide était là? Tu l'avais suivi? Tu l'as poussé? Comme cela?

Il faisait le simulacre de précipiter le jeune homme du haut des roches. Celui-ci se retournant, le maintint sous sa poigne solide :

— Tais-toi! dit-il. Et regarde... Regarde Nazaire...

Celui-ci venait de se rejeter en arrière avec un cri terrible. Il montrait quelque chose que ses compagnons ne discernaient pas...

— Le puits! murmura François à voix basse.

Ce qu'il appelait ainsi, c'était une ouverture, creusée par la nature au pied des chutes et où l'eau délivrée des glaces tourbillonnait...

Légende ou réalité? On prétend qu'il y a deux Niagaras, l'un visible, l'autre souterrain. Ce qui expliquerait que ce qu'on y jette ne reparait jamais...

— Nazaire, que vois-tu? interrogea Légaré d'une voix rauque.

— Là... Là... dit le fou. C'est de là qu'ils viennent...

— Mais qui?

— Eux... Les hommes de glace... Le peuple des torrents...

François eut un geste de rage :

— Il faut que je sache... Je vais chercher une barque... Je descendrai. J'entrerai dans le puits...

Cette fois, Larose s'épouvanta :

— François, avoue plutôt, si c'est toi... Il y avait peut-être entre vous une haine, une rancune que nous ignorions... Dis la vérité... Mais ne commets pas semblable folie!

— Qu'importe? dit le jeune homme, sombre. Croyez-vous que si mon innocence n'est pas reconnue, je pourrai vivre? Laissez-moi aller chercher une barque. Il y en a, sur les bords du lac Ontario qui appartient

à des pêcheurs. J'ai encore de l'argent de ma chasse de l'an passé, je paierai le bateau. Laissez-moi aller...

— C'est une folie! s'exclama Charle-Eugène Vincent.

— Folie ou non, je ferai ce que j'ai décidé.

Le pas ferme, il s'éloigna. Alors, ses camarades, instinctivement se rapprochèrent les uns des autres.

Une folie! On ne pouvait qualifier autrement ce que François Simard voulait tenter.

La volonté de se justifier de l'horrible accusation pesant sur lui avait fait naître en son esprit le raisonnement suivant. A aucune époque de l'année, si rude que fût le froid, les chutes du Niagara ne gèlent. Une couche de glace les recouvre sans empêcher leur bouillonnement et, dans le puits qui se trouve au bas, le flot ne cesse jamais de tourbillonner. Donc, si Egide Chapuis, mort ou vivant était tombé ou avait été précipité du haut des rampes rocheuses, son cadavre n'avait pu que glisser dans le puits. La question était de savoir où aboutissait cette espèce de cirque insondable à l'œil. Or, puisque le Niagara, fleuve enfin calmé, ressort plus loin, c'est donc, pensait François, qu'une gorge s'étendait entre les chutes et la côte canadienne. C'était dans cette gorge que pouvait être le corps d'Egide et qui sait? celui de Charles Taillon, l'autre victime.

François était courageux. Mourir pour mourir, il préférerait tenter d'établir son innocence. Comment y parviendrait-il, même s'il retrouvait les disparus? C'est ce qu'il ne concevait pas. Mais il aurait au moins risqué quelque chose.

Réalisant le projet dont il venait de parler, il se mit à marcher dans les directions de l'Ontario. Là, il trouva des pêcheurs de la race Rouge, immobilisés par l'hiver et l'un d'eux consentit à lui vendre une barque plate et solide, une sorte de grande pirogue indienne. François savait qu'une embarcation de ce genre est susceptible de se maintenir à la surface d'un torrent. Il revint par le lac, manœuvrant le bateau à la pagaie.

Il retrouva ses camarades au campement et, dès son arrivée, il eut la sensation qu'il y avait quelque chose de changé. L'annonce de l'acte insensé qu'il voulait accomplir les avait bouleversés et ce fut avec une émotion mal dissimulée que le rude Larose s'adressa à lui :

— François, dit-il, pardonne-nous... Oui, nous t'avons soupçonné et la découverte dans ton ballot de la peau marquée par Egide nous a troublés. Mais nous ne voulons pas ta mort et...

— Trop tard, répondit Simard. Mes amis, comprenez-moi... J'ai laissé là-bas, à Saint-Vincent une fiancée que j'aime, la sœur de l'un de nos morts. C'est pour elle plus encore que pour vous que je veux me justifier. Alma ne pourrait « marier » l'homme qu'on soupçonnerait d'être pour quelque chose dans la mort de son frère.

— Tu descendras donc dans le puits? interrogea Légaré d'une voix tremblante.

— Il en sera ce que Dieu et le Niagara voudront. A cette heure, le fleuve, au-dessus des chutes est encore pris sous la glace. Vous m'aidez à transporter la barque jusqu'à l'île « Goat Island ». C'est de là que je me laisserai glisser. Les chutes m'emporteront et... à la grâce de Dieu!

— C'est un suicide! intervint Vincent.

— Qui sait? Le puits communique forcément avec une gorge où l'eau s'écoule. Si je réussis à y pénétrer, peut-être en ressortirai-je avec le fleuve. En ce cas, j'aborderai sur la rive canadienne, dans la direction de Rochester. C'est là qu'il faudra aller m'attendre... Le voulez-vous?

— Nous ferons ce que tu voudras, dit presque humblement Larose.

Ils étaient tous dépassés par cette grandeur tranquille. Chez ces hommes simples, habitués à lutter ensemble pour assurer leur vie, il y avait une grande amitié les uns pour les autres, inhabile à s'exprimer par des mots. Le sacrifice de François les émouvait

profondément et les faisait douter. S'ils s'étaient trompés et si le brave garçon ne revenait pas, quel remords pour eux!

Vincent et Légaré consultaient du regard Larose qu'ils considéraient comme leur chef. Celui-ci, la tête basse, songeait :

— François a raison, dit-il enfin brusquement. Qu'il risque sa chance. Un chasseur canadien a son honneur. Il doit le défendre.

— Merci, dit François en lui tendant la main.

— Nous irons donc t'attendre à la sortie des gorges, sur la rive.

— Si nous laissons Nazaire ici? proposa Légaré. Il paraît pouvoir à peine se traîner...

Le visage de Simard changea et devint dur :

— Ah! Cela, non! Portez-le s'il ne peut... ou ne veut marcher. Mais là-bas, à Saint-Vincent, un geste de lui m'a accusé, encore plus que vos paroles. J'exige qu'il vienne avec vous...

Nazaire, immobile, semblait presque inconscient. Larose s'approcha de lui, lui prit le bras :

— Allons! Vieux, en marche! Nous allons sur la rive du Niagara, au sortir des gorges...

Nazaire se leva à demi. Sa physionomie exprimait soudain une peur folle :

— Sur la rive...

— Ah! Tu comprends? A la bonne heure! Oui, à la sortie des Rapides du Grand-Tourbillon!

Il poussa un cri tandis que Vincent et Légaré se précipitaient pour maintenir Nazaire qui semblait, cette fois, devenu fou tout à fait :

— Jamais! Jamais! C'est là que je les ai vus... Les hommes de glace! Les morts vivants! Le peuple des torrents!

Il se débattait, en proie à une sorte de crise. Les chasseurs, affolés, tout en le tenant de leurs mains fortes, tournaient vers François Simard des regards im-

plorant sa pitié pour le malheureux. Mais Simard, les traits durcis, fit un geste impérieux :

— Emmenez-le! Emportez-le! J'ai mon idée et j'ai le droit d'exiger... Je vous veux tous sur la rive... A la sortie des Rapides du Grand-Bruit!

CHAPITRE IV

LE PEUPLE DES TORRENTS

La barque était lancée...

Du haut des chutes que couvrait encore une mince pellicule de glace, formant comme une cage de verre, elle fila comme sur un toboggan. Une gerbe d'eau formidable enveloppa Simard puis il se sentit descendre en tournant comme si quelque pieuvre monstrueuse l'eût aspiré avec ses tentacules... et sa dernière pensée fut :

— Je l'ai voulu... mais je suis perdu!

Une seconde après, il se retrouva cramponné à la frêle embarcation qui, sans doute, n'avait dû, justement, qu'à sa légèreté de ne pas être brisée.

Alors, il ne fut plus qu'un malheureux organisme humain se défendant contre la mort proche.

Autour de lui, l'eau noire et sinistre arrivait, arrivait sans cesse, s'écrasant avec le bruit éclatant de plusieurs milliers de chaînes qui se dérouleraient à la fois. Puis tout devint blanc autour de lui, sur lui. De l'écume, partout, bondissait...

Brusquement, il comprit qu'il descendait, entraîné évidemment vers le puits mystérieux. Il descendait?

Non. Il tombait. La barque sautait, se heurtait sur des rochers invisibles. Des vagues le chargeaient avec une épouvantable furie et sans cesse, François, vaguement, comme on pense dans un cauchemar, se disait :

— C'est fini... Jamais je ne remonterai... Je suis perdu...

L'image d'Alma lui apparut une seconde. Pourtant, en lui, pas de regret. Il préférait mourir que de garder sur lui la tache de l'horrible soupçon.

Puis il donna une dernière pensée à ses compagnons. Et il songea aussi qu'ils l'attendraient en vain sur la rive canadienne. Jamais plus ils ne le reverraient...

Au-dessus de lui, très haut, il aperçut des corneilles qui tournaient dans le ciel; il distingua leurs cris lugubres. Puis, tout disparut. La cataracte l'engloutit et ce ne fut que l'instinct de la conservation qui fit qu'il se cramponna des deux mains à la barque...

Sous la mince couche de glace, la chute continua à s'engouffrer dans le puits mystérieux. Un rayon de soleil — peut-être le premier du printemps — y alluma des myriades de pierres précieuses tandis que l'eau mugissait à la façon d'un orgue surnaturel, aux poignants accords...

**

Brusquement, François Simard revint à lui.

La barque projetée comme par un canon reposait sur une eau agitée encore, mais qui lui permettait de reprendre sa position horizontale. Il entendait encore le fracas des chutes mais atténué. On eût dit le lointain assaut d'une armée, ébranlant une citadelle à coups de bélier.

D'abord, il ne vit rien autour de lui. Il avait seulement l'impression de se trouver entre deux murailles rapprochées. Dans l'épouvantable descente, sa tête avait dû porter sur une roche, car il se sentait étourdi

et une vive douleur lui labourait le front. Il y porta la main, sentit un liquide chaud sur ses doigts. Il saignait. Il eut la pensée qu'il était devenu aveugle. Puis, l'étourdissement se dissipa; il put regarder autour de lui...

Il fut ébloui.

Derrière lui, la lumière pénétrait par l'ouverture où s'était engagée la barque et qui devait être celle du puits placé au pied des chutes; cette lumière éclairait un spectacle stupéfiant.

Il se trouvait bien, en effet, entre deux murailles rocheuses ainsi qu'il en avait eu l'impression; et ces deux parois verticales formant un couloir assez étroit, étaient tapissées de stalactites de glace. C'étaient comme d'énormes diamants taillés dans toutes les formes imaginables et que la clarté venant de l'ouverture illuminait de mille feux.

François, émerveillé, regardait... mais sa contemplation ne dura pas longtemps. Il venait de comprendre qu'il n'en avait pas fini avec les menaces de mort.

Après sa dégringolade violente, il avait eu l'impression que la barque était presque immobile. Il s'apercevait maintenant qu'il n'en était rien. Elle était entraînée à une vitesse terrible.

La pensée revenait au cerveau du jeune homme, le souvenir aussi.

Le passage où il se trouvait était désigné sous le nom des Rapides du Tourbillon. Il savait que les quelques fous qui s'y étaient aventurés ou bien n'en étaient pas sortis ou bien avaient été rejetés brisés sur la rive canadienne du fleuve Niagara.

Et soudain, il comprit pourquoi.

Il était projeté par le rapide avec une force prodigieuse. Même s'il avait conservé ses pagaies, que l'eau lui avait arrachées sans qu'il en eut conscience, il eût été incapable de se diriger. Et maintenant surgissait devant lui un danger nouveau, inévitable.

Une muraille venait d'apparaître et la barque allait vers elle.

François, les mains crispées aux rebords de l'embarcation, voyait se rapprocher l'obstacle.

Pourtant, voyons... Il était impossible qu'un mur barrât le rapide puisqu'on le voyait ressortir à l'extrémité du passage rocheux. Enfin, à mesure que la barque s'approchait, il distingua un étroit passage au centre de la paroi. Si le bateau s'engageait dans ce couloir, s'il ne le manquait pas, tout irait bien. Mais il pouvait aussi bien être projeté à droite ou à gauche et alors, il serait broyé...

Droite... Gauche... Milieu... Une chance sur trois de passer...

La muraille était là, devant lui. Encore une seconde... Il ferma les yeux, eut conscience qu'il passait...

Dé nouveau, il osa regarder.

L'obstacle était derrière lui. Il l'avait franchi. Le miracle s'était accompli. Mais il ne fallait pas se réjouir trop vite. Qui savait s'il n'allait pas se reproduire un peu plus loin?

Le spectacle avait encore changé. Là où il se trouvait, le courant, rompu par le mur de roche, était moins violent et, de ce fait, le dégel commençait seulement.

Le bateau avançait au travers de glaçons mobiles. Parfois, il reculait, puis repartait pour se heurter de nouveau à un des blocs flottants. Certains de ces glaçons étaient énormes. Que l'un tombât sur la barque et elle serait réduite en morceaux. La situation restait singulièrement critique. Mais François avait retrouvé une lucidité singulière. Malgré tout, c'était une sorte de répit après la descente et la course folle...

Il remarqua combien ces blocs qui l'entouraient affectaient des formes singulières. Il y en avait de carrés, de pointus; certains avaient l'aspect d'animaux monstrueux. Là, un buffle... là, une chèvre...

Et ce qui rendait la chose plus hallucinante, c'est que toutes ces formes étranges étaient soumises au même mouvement de va-et-vient que la barque elle-

même, allaient en avant, revenaient en arrière, dans un balancement qui semblait devoir être éternel. Et, pourtant, toutes, ainsi que l'embarcation elle-même, gagnaient insensiblement du terrain, si l'on peut ainsi parler. Il viendrait un moment où, si un obstacle nouveau ne surgissait pas, elles sortiraient à l'air libre; elles échapperaient aux Rapides du Tourbillon pour se retrouver dans le fleuve...

Mais, tout à coup, François Simard poussa un cri si terrible qui se répercuta de tous côtés autour de lui, renvoyé par les roches...

Il ne s'était pas trompé tout à l'heure. C'étaient bien un buffle et une chèvre qu'il voyait, enfermés dans une gangue de glace et là... là...

C'étaient des êtres humains...

Un... Deux... Trois, quatre...

Ils se balançaient au rythme sinistre du flot, sans cesse brisé par les glaces. Et ils étaient debout, immobilisés à jamais par le gel. Depuis combien de temps?

La glace les avait fixés dans la pose de leur agonie. L'un avait les bras levés comme un homme qui cherche à se raccrocher à quelque chose. Un autre, ramassé sur lui-même, semblait s'être mis « en boule » dans un dernier mouvement instinctif. Un troisième, les reins cassés, sans doute, était courbé comme un pantin lamentable et le quatrième, la bouche ouverte, paraissait appeler au secours...

Les hommes de glace... Le Peuple des Torrents!

Tout s'éclairait pour François d'un jour terrible...

Parmi ces quatre cadavres, il en reconnaissait deux : l'un était Charles Taillon... L'autre Egide Chapuis.

Tous deux précipités dans les chutes, avaient pénétré comme lui dans le passage. La glace les avait saisis. Et, dans le mouvement de va-et-vient que leur imprimait le dégel, ils avaient dû déjà sortir des rapides... Et c'était à l'issue de ce passage que Nazaire avait dû les apercevoir.

Mais alors... ce que François avait pensé était vrai...

Certes, le spectacle qu'il avait sous les yeux était terrible. Mais un homme solide, digne de ce nom d'homme enfin et endurci par la rude vie qu'ils menaient tous, devaient pouvoir le supporter. Si Nazaire était devenu fou à cette vue, eh bien! C'est qu'il était l'assassin!

Le mouvement de va-et-vient continuait. Chaque fois, la barque gagnait quelques mètres. Et autour d'elle, les cadavres de bêtes et d'hommes suivaient. Taillon, Egide et ces deux inconnus, victimes peut-être aussi, eux, d'un crime... ou simplement d'une imprudence...

Il s'enfonçait les ongles dans les paumes. Ne rien pouvoir pour hâter cette marche... Ne pas savoir, même, s'il sortirait de ce passage... Avoir à sa portée la preuve de son innocence... et se sentir impuissant!

Peu à peu, la glace devenait moins dure, les blocs moins nombreux... Et François, devant lui, apercevait une faible lueur qui grandissait, grandissait...

Le jour! C'était la sortie du couloir infernal, l'air libre, le fleuve...

Mais arriverait-il jusque-là. Ses vêtements trempés gelaient sur lui. Il se sentait pris, lui aussi, par une gaine de glace. Et c'était plus terrible que tout. Car si les autres avaient été pris morts par le gel, lui, il le serait vivant!

Peu à peu, il perdit conscience. Sa dernière vision fut celle de ses anciens compagnons raidis dans leur pose d'agonie et de désespoir...

*
**

— François! François! Ouvre l'œil! Tu n'es pas mort? Remue-toi! Voilà le soleil! Courage, fils!

Il ouvrit les yeux. Des visages humains, bien vivants, ceux-là, étaient penchés sur lui. Il reconnut Larose, Légaré.

— Bois un peu... C'est de l'eau-de-vie... Allons!

Il desserra les dents, sentit la chaleur du breuvage bienfaisant et, enfin, reprit conscience.

Ce fut pour entendre des hurlements.

A quelques pas, Charles-Eugène Vincent maintenait Nazaire Roberval qui voulait se précipiter dans le fleuve :

— Laisse-moi! Laisse-moi! hurlait-il. Tu vois bien qu'ils vont me prendre! Ils sont là! Les hommes de glace! Le Peuple des Torrents!

François sauta sur ses pieds :

— Le soleil! dit-il.

Cela avait été sa première impression. Les rayons le pénétraient de leur douceur tiède. Mais, tout de suite, il revint à la conscience de la situation...

Il voyait la sortie du couloir rocheux et le fleuve et il apercevait, emportés par le courant, les cadavres pétrifiés. C'étaient eux que Nazaire venait de voir, lui aussi.

Déjà, leurs gangues de glace cédaient à la chaleur du soleil et ils remuaient, ils se détendaient comme s'ils eussent été vivants. C'était une chose affreuse, tragique...

Nazaire hurlait toujours, en proie à une terreur indicible.

François s'élança vers lui :

— Pourquoi cries-tu? dit-il. Nous aussi, nous voyons... Pourquoi? C'est donc toi qui les as tués?

L'autre parut revenir à lui, roula des yeux hagards:

— Non... Non...

Les chasseurs, groupés autour d'eux, écoutaient sans comprendre encore. François cria :

— Vite! Une branche d'arbre! Amenons les corps sur la rive! Larose, Légaré, aidez-moi! Toi, Vincent, tiens Nazaire solidement!

Quelques minutes après, les quatre cadavres étaient étendus sur le bord du fleuve.

Deux des hommes étaient bien des inconnus dont

on ne connaîtrait jamais l'histoire. Mais les deux autres, étaient Taillon et Egide.

Larose, s'étant penché sur eux, se releva, le front soucieux :

— Gardons-nous d'accuser... Qui dit que c'est Nazaire l'assassin?

Mais François retournait les corps et poussait un cri :

— Voyez! Voyez! Il a signé ses crimes!

A la nuque, Charles Taillon et Egide Chapuis portaient deux coups de couteau en croix, la blessure mortelle faite par Nazaire aux jeunes ours dans la forêt...

D'un élan spontané, Larose, Vincent et Légaré pressèrent François Simard dans leurs bras :

— Pardon, François, pardon! Pourras-tu jamais oublier ce que nous t'avons fait endurer?

Nazaire, abattu sur le sol, hurlait comme un fauve, complètement fou, cette fois. Le Peuple des Torrents était revenu au jour pour l'accuser...

ÉPILOGUE

Ce fut un voyage sinistre que celui du retour, les chasseurs rapportant Nazaire ligotté, écumant.

Sa malheureuse femme, ignorante de ses crimes, fut désespérée et il fallut toute la bonté des braves gens du village pour qu'elle consentit à continuer à vivre. Elle avoua pourtant que, l'année précédente, Nazaire, une fois, les chasseurs rentrés, était reparti seul une nuit pour soi-disant aller rechercher des peaux qu'il avait laissées en route, et que sa chasse avait été exceptionnellement bonne. Restait à découvrir les fourrures volées à Egide Chapuis. A force de recherches, on

finit par les trouver, enterrées dans le bois, sous une roche. Il n'en avait distraité qu'une pour la glisser, au hasard, parmi celles d'un de ses camarades.

Nazaire survécut peu au retour. Il s'en alla dans un accès de fièvre chaude.

Tout Saint-Vincent assista aux noces de François Simard et de la fille des Chapuis qu'on célébra au printemps suivant, le deuil écoulé.

Les chasseurs avaient enterré pieusement les quatre morts sur la rive canadienne du fleuve Niagara. Et, chaque année, à l'époque où ils repartent chercher des fourrures, ils ne manquent pas d'aller s'agenouiller sur leurs tombes, unissant dans le même respect et le même souvenir leurs deux amis et les inconnus dont nul n'a jamais su le nom...

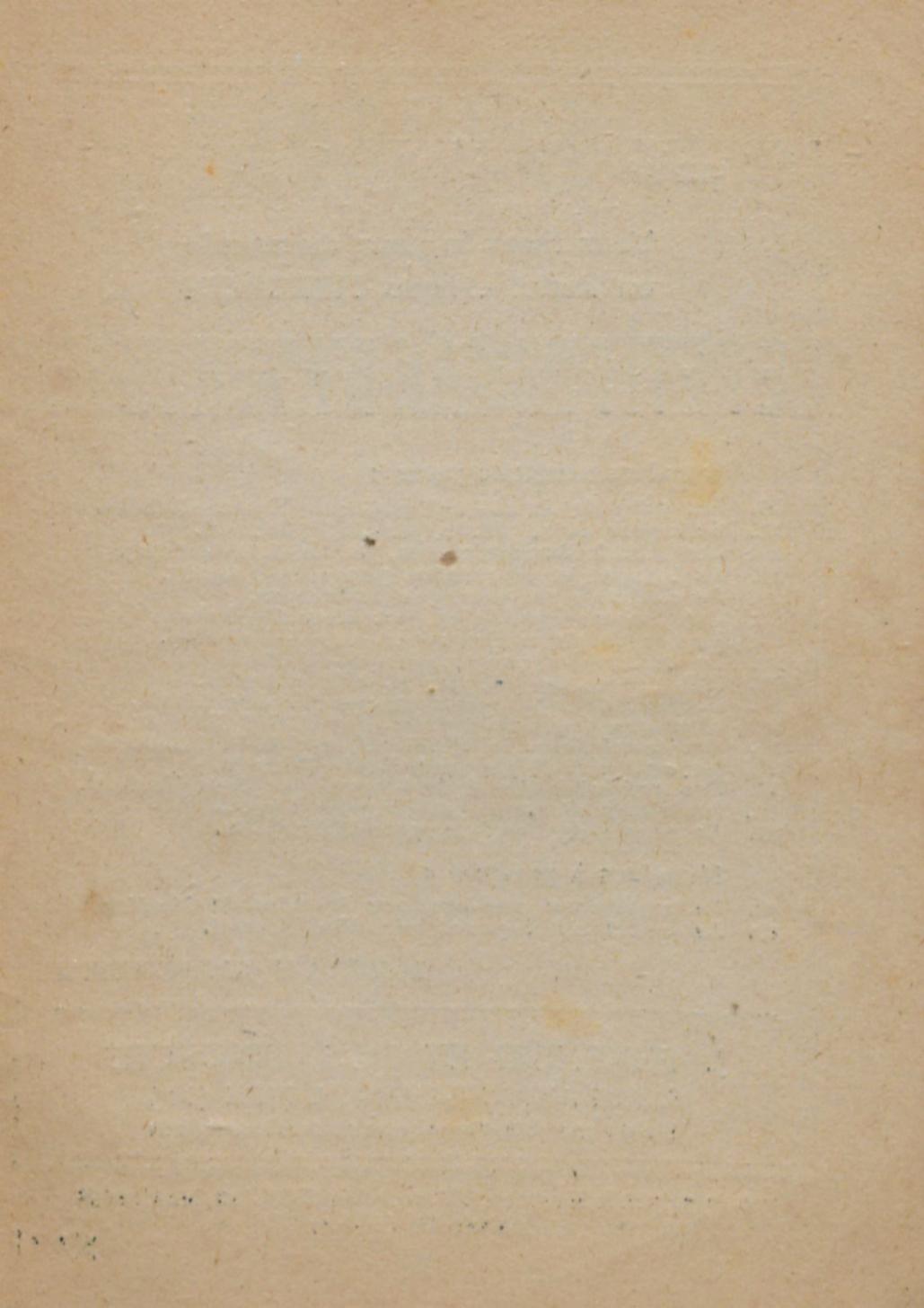
FIN

Pour paraître mercredi prochain :

Le mystérieux Cow-Boy

Roman d'aventures inédit

par MAURICE DE MOULINS



pour **0 f. 30**

**Vous ferez le tour du monde
en lisant chaque MERCREDI**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Derniers numéros parus :

26. *Les présents du Maharadjah*, par Ernest Richard.
27. *Le maître de la guerre*, par Roger Delvart.
28. *Les pirates du fleuve bleu*, par L.-R. Pelloussat.
29. *Le Trésor des Rocheuses*, par Michel Darry.
30. *Le cercle de serpents*, par H. Debure.
31. *Les forbans de l'océan*, par René Duchesne.
32. *Le temple du rocher rouge*, par Joë Golden.
33. *La déesse des nuages*, par M.-A. Dazergues.
34. *L'Émeraude du Nil*, par M. d'Escrignelles.
35. *Drame au fond de la mer*, par Maurice Lionel.
36. *L'attaque du Pony-Express*, par Albert Bonneau.
37. *Les aventuriers du Whittland*, par L.-R. Pelloussat.
38. *La nuit du diable*, par Louis Bonzom.
39. *Les embûches du Matto-Grosso*, par Jean Voussac.
40. *L'araignée d'argent*, par Maurice Limat.
41. *Le peuple des torrents*, par Willie Cobb.

Numéros à paraître :

42. *Le mystérieux cow-boy*, par Maurice de Moulins.
43. *Le secret de l'épave*, par Paul Tossel.

ROMAN COMPLET

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

**L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)**

N° 41